

(N)

O.R.S.T.O.M.

Fonds Documentaire

N° : 2394

Cote B

Date : 1 FEVR. 1983

# l'argent dans les films africains

par Jacques BINET

Trois degrés différents de profondeur peuvent être distingués dans toute analyse de thème quelle que soit la production cinématographique étudiée. Tout d'abord l'argent peut être le thème principal du film, comme dans « L'argent » de Marcel L'Herbier. Parfois le thème restera discret ; il ne sera pas proclamé ouvertement, il sera voilé soit par une certaine pudeur, soit même parce qu'il est enseveli dans l'inconscient. Enfin l'argent, sans être à proprement parler un thème du film, sera un ressort essentiel de l'action : tous les films de gangsters, ou presque, en témoignent.

Dans les productions européennes ou américaines, l'argent est rarement un thème évident ; il est souvent un thème discret et, plus souvent encore, un ressort de l'action.

Dans la production africaine, parmi les 46 films analysés pour les études présentées ici, on trouve l'argent comme thème principal : 9 fois ; comme thème secondaire : 7 fois ; comme ressort de l'action : 7 fois aussi.

Si l'argent, ou, plus largement, « l'économie monétaire », apparaît dans la thématique en Occident, la monnaie — en pièces ou en billets — n'y est pas

souvent montrée. Au contraire les images de monnaies ne sont pas rares dans le cinéma africain.

Partant de cette opposition, nous constaterons que l'argent est souvent présenté hors des fonctions d'échange, comme instrument de sécurité, de pouvoir ou de prestige. Nous noterons qu'il est parfois associé à une corruption des mœurs. Quelquefois, cependant, il est lié à une vie d'échanges tantôt acceptée, tantôt refusée par le cinéaste.

\*\*

## Exhibition de l'argent hors des fonctions économiques

Pourquoi, en Europe, l'argent, si important au niveau des thèmes, est-il caché au niveau des images ? Hypocrite souci de bonne éducation, importance donnée à d'autres valeurs (courage, intelligence...), sens chrétien de la pauvreté ?

Il n'en va pas forcément de même en Afrique. La monnaie (pièces ou billets) y est encore d'introduction récente et n'a pas totalement perdu son rôle de bijou : bien des femmes portent des pièces dans

90

in: L'Afrique Littéraire et Artistique  
n° 43, 1er trim. 1977

2394

B

les cheveux ou en collier. Bien qu'aucun interdit d'ordre moral ne limite l'exhibition de l'argent, l'Africain n'en abusera cependant pas : sortir de l'argent, c'est attirer les quémandeurs. « On ne parle pas d'argent dans la rue », proclame le héros du « Mandat ». Les vols ne sont pas impossibles, même en milieu rural, et le héros de « Muna moto », Ngando, cache son modeste magot dans une boîte enfouie sous son lit. Bien qu'elle ne soit pas inconnue, surtout chez les personnes âgées, l'avarice est mal jugée ; repli sur soi-même, elle choque, dans une société où les valeurs de la collectivité sont glorifiées.

Les limites imposées à l'exhibition de l'argent sont donc bien différentes de celles qui peuvent exister en Europe. Dans les films, la monnaie apparaît comme un instrument de prestige plutôt que comme outil d'échanges. La première partie de « Karim », de M. Thiam, en est un exemple. Modeste employé, Karim doit se montrer généreux jusqu'à la prodigalité quand il fait une visite à sa belle. Pour assurer sa réputation de vrai « Samba Linguère », d'homme de bonne famille, il fait des cadeaux, envoie acheter cigarettes ou allumettes sans attendre la monnaie, laisse de l'argent en partant... Sa façon de faire est plus révélatrice encore : il froisse un billet en boule et le jette au griot. Une chanson lui plaît-elle, il l'achète au musicien, non pour qu'il la lui joue, mais pour qu'il ne puisse plus la jouer à d'autres. Le faste se marque, non par la création d'un « bien », pour parler comme les économistes, mais par sa mise sous interdit. Symptôme malthusien. Les cadeaux aux griots sont un autre exemple de recherche de prestige. Dans « Borom Sarret », le héros de Sembène est abordé par un griot qui, prononçant les louanges de ses ancêtres, de sa famille, l'amène (on dirait presque le contraint) à faire un don substantiel. L'opposition entre le griot, gros et bien vêtu, et le pauvre conducteur de charrette fait bien voir qu'il ne s'agit pas d'une aumône charitable.

Pourtant celle-ci est présentée à diverses

reprises : elle tient un rôle important dans la vie religieuse des croyants. Souvent, elle est pratiquée en donnant quelque nourriture, mais parfois aussi en donnant de l'argent. Charité parfois dérisoire : dans « Badou boy » l'aveugle est un faux aveugle ; dans le « Mandat » une menteuse escroque le brave Ibrahim sous prétexte de compléter le prix d'un billet.

L'argent est exhibé encore lorsque des parasites, de faux amis, mènent joyeuse vie aux dépens de qui a des fonds : les amis de « Cabascabo » le quittent lorsqu'il n'a plus le sou. N'est-ce pas pour être accompagné d'une suite nombreuse que celui-ci fait tant de cadeaux ?

Donner de l'argent assure le prestige, donner de l'argent assure le pouvoir. Le code de bienséance européen juge de mauvais goût ce don d'argent trop voyant, alors que l'on s'efforce de dissimuler le prix d'un cadeau. Un objet d'utilité évidente sera un moins « bon cadeau » qu'un objet un peu superflu. Par une complication raffinée, objet, valeur et besoin se trouvent dissociés. D'ailleurs, on pense que l'objet donné prend valeur de souvenir, qu'il aide à rappeler constamment la mémoire du donateur.

L'argent n'apporte pas à l'Africain la sécurité ; c'est la solidarité familiale qui l'assure. Les dons aux parents vont en ce sens. Bien entendu, il ne faudrait pas se donner le ridicule d'oublier leur rôle primordial : apporter un complément de ressources. Mais les transferts d'argent n'ont-ils pas aussi pour fonction de maintenir, de renouer les liens ? Dans les films qui sont là l'expression de la réalité, on voit combien est difficile la communication verbale quand il faut exprimer des sentiments personnels hors des codes coutumiers. « Lettre paysanne », « Karim », montrent le départ d'un migrant : séparation, vœux de retour, affection, se manifestent à travers des symboles, des gestes ritualisés, plutôt qu'à travers des paroles intimes. Indépendamment de son utilité matérielle, l'argent que le migrant enverra plus tard à son village sera un symbole affectif du même genre. Dans la

culture européenne, une telle interprétation ne serait guère possible, la monnaie ayant perdu sa valeur d'objet pour devenir signe précis d'un certain pouvoir d'échange.

Les films, qui nous montrent assez souvent l'argent exhibé, nous présentent parfois des héros le dissimulant. Le « Wazzou », lors des préliminaires à son troisième mariage, glisse des billets sous la natte où il était assis, laissant la mère de la fiancée les découvrir en rangeant. Cadeau dissimulé pour qu'il puisse être accepté sans engagement, symbole de soumission à l'autorité familiale, aveu de dépendance. La valeur compte peut-être moins que le geste : dans « Saïtane », « les cauris du devin ne parlent pas sans argent, il faut donner quelque chose, même 10 F ».

Toutes questions de valeur d'échange et de besoins mises à part, l'argent joue un rôle important et original : symbole de puissance, il l'est aussi de largesse et de générosité, de dépendance, ou d'affection.

\*  
\*\*

### L'argent corrompueur

Dans le prologue de F.V.V.A. Moustapha Alassane montre une rixe entre des crapauds, « tout ça à cause de l'argent » dit la voix « off ». L'avidité engendre la mauvaise conscience. Les procédés pour acquérir l'argent, tels qu'ils nous sont montrés, sont assez douteux, il faut bien le dire.

Sans revenir sur divers quémandeurs, griots ou parasites, citons les emprunts sans fin que Karim fait auprès de ses collègues, ceux que le débardeur Koïsi Gan obtient lui aussi. Il faudrait souligner les séquences au cours desquelles il soutire de l'argent à la secrétaire séduite, non pas tant à cause de l'inélégance du geste que parce que toutes les conditions de l'escroquerie sont réunies. La scène du prêt sur gage du « Mandat » est plus intéressante ; en effet, elle témoigne d'un contrat usuraire :

un bijou valant 15.000 F CFA est mis en gage pour obtenir un prêt de 2.000 F, lui-même assorti d'un intérêt de 500 F pour trois jours.

Tout cela reste bénin, les réalisateurs ont mieux à présenter. Sur une échelle modeste, mais assez répugnante, car elle frappe un pauvre : L'ami de Cabascabo prélève une part sur les ventes que le héros lui demande de réaliser, et quelle part ! Vingt-cinq pour cent. Le « fonctionnaire », pris pour un inspecteur, se fait donner toutes sortes de cadeaux. Les magiciens de « Saïtane », de « Lambaye », font un métier de charlatan, mais l'escroquerie de Serigne Hassan (« Pour ceux qui savent ») est particulièrement révélatrice des attitudes devant l'argent. Menacé d'une inspection, un fonctionnaire lui remet une liasse de billets volés pour qu'il les multiplie. Le magicien lui rend un paquet à ouvrir dans la solitude ; bien entendu, il est plein de vieux journaux. Le « jeune cadre dynamique » de F.V.V.A. puise dans sa caisse.

Si le « Hold-up à Kossou » est présenté comme criminel, « Badou-boy » nous est décrit comme un gentil gavroche. Il n'en subtilise pas moins la bourse d'une femme qui l'entretient.

N'y a-t-il donc pas d'argent honnêtement gagné dans nos films ? Il est rare que nous le voyions sur l'écran. Le Ngando (« Enfant de l'autre ») gagne quelques sous en vendant au marché le bois à brûler qu'il a coupé à grand-peine. Sommes bien faibles, compte tenu de la dot qui lui est demandée. Le jeune homme du « Signe du Vodoun » gagne sa vie. Le « borom » de la charrette est payé de façon dérisoire ou n'est pas payé du tout. Les sculpteurs de « Monna » et des « Tams-tams se sont tus » reçoivent une faible rémunération, le premier d'un marchand astucieux, le second d'un directeur de l'Office du Tourisme qui abuse de son autorité.

Avidité, détournement de fonds et abus de pouvoir, voilà des perspectives qui auraient déçu les prophètes de l'économie libérale qui voyaient dans l'argent le signe tangible de la bénédiction des vertus de travail et d'austérité ! Consciemment ou

non, les Africains vivent dans un monde où l'argent, élément nouveau et hier inconnu, est perçu comme dangereux par les perturbations sociales et morales qu'il apporte.

\*  
\*\*

### L'argent et l'économie monétaire

Bien que le rôle de la monnaie soit parfois inattendu, le système monétaire n'est pas totalement étranger au cinéma africain. Une banque sert de décor à quelques séquences du « Mandat » et du « Signe du Vodoun ». Ce dernier exemple est curieux puisque le hall de la banque voit naître l'amour des deux protagonistes. Il n'y a donc pas rejet de l'économie monétaire.

Dans les films de Med Hondo pourtant, l'argent exhibé sert d'appât pour amener des Noirs à s'entretenir, dans le prologue de « Soleil O ». Plus tard, entre deux séquences réalistes, on voit un homme « englué de billets ».

Remarquable symbole : l'Afrique est entraînée dans la vie économique mondiale. Elle peut y trouver un bénéfice matériel. Mais elle y perd sa liberté : besoins, gains, désirs enchaînent aux marchés, aux profits, à l'organisation. Pourtant, Hondo, marxiste, ne rejette pas en théorie l'économie d'échanges : la critique du système économique se déroule, au cours d'une classe d'alphabétisation, à l'aide de marionnettes et de procédés d'animation, selon les voies de l'orthodoxie léniniste.

Sans être plus probante, la démarche de Safi Faye (« Lettres paysannes ») est plus originale. Tout en montrant des billets dans son film, assez peu d'ailleurs, elle suggère le retour à une économie sans échange : cultiver plus de mil et moins d'arachides. Produire davantage de vivres, certes qui ne se rallierait à ce programme ? Est-il pour autant nécessaire de diminuer les emblavements en arachides et de rejeter tout échange monétaire ? Ngor,

le héros, voudrait faire monter les prix en diminuant la production.

Une comparaison avec le cinéma malgache est intéressante : dans deux des films que j'ai pu voir, l'argent joue un rôle tout différent de celui que montrent les metteurs en scène noirs. Dans « L'accident », les billets sont employés pour les achats de la vie quotidienne, y compris, hélas ! les boissons alcooliques. On nous les montre aussi, offerts par le père riche pour racheter la faute de son fils chauffard éméché. Dans « Le Retour », l'argent apparaît encore dans la vie quotidienne : au marché, des paysans, qui ont mis en valeur des terres nouvelles, vendent leurs légumes. L'argent récompense leur labeur.

\*  
\*\*

L'argent, on le voit, joue un rôle dans le cinéma africain. Il y est matériellement représenté, alors que dans les films euro-américains il est sous-entendu : c'est la richesse, les bijoux qui sont montrés ou bien la fortune abstraite, banque, chèques...

Source de prestige, l'argent sert à l'Africain pour assurer sa vie de relations. Pour ses besoins quotidiens, il semble compter sur l'auto-consommation : réflexe paysan qui se trouve dépassé avec l'urbanisation.

Argent corrompue, argent gaspillé, les films témoignent, à leur façon, du malaise né de l'entrée dans l'économie d'échanges qui est aussi économie de consommation. Ce malaise, lié à une invasion du matérialisme, n'est pas propre à l'Afrique, il est mondial.

L'Afrique se livre ici à une contestation radicale d'un des aspects majeurs de la civilisation moderne. Elle rejoint ainsi tout un courant de pensée où l'on retrouve des personnages aussi divers que Jean-Jacques Rousseau, l'amant de la nature, ou Kerouac le Hippie.

Jacques BINET.